

## EDITORIAL

• Qui est Dieu ? voilà la question un peu folle que se pose le théologien, et à laquelle il tente avec audace de répondre. Le plus souvent, avec la conscience de sa témérité, en vérité avec un certain courage, celui de risquer une parole qui se sait limitée, mais non sans signification. Parce qu'il importe à l'homme de dire ce que Dieu n'est pas, et de cerner les contours de son propre langage religieux. C'est ce que **Jean RICHARD** nous montre à travers sa fréquentation de Paul Tillich : si Dieu n'existe pas comme les autres êtres qu'il crée, nous le rencontrons cependant et nous lui parlons avec ce qu'il y a en nous de plus élevé, comme personne. Notre façon de parler de lui est symbolique, mais c'est là justement que nous trouvons à la fois ce qui transcende notre expérience et ce qui rejoint de la manière la plus appropriée notre humanité personnelle.

• La recherche de Dieu doit-elle se détacher des plaisirs de la terre ? L'austérité des ermites est-elle indispensable à l'expérience spirituelle et à la connaissance de Dieu ? Nous posons aujourd'hui un regard plus circonspect sur les anorexies mystiques et pouvons avec Jacques MAITRE y déceler un désir ambigu de jouissance... Ainsi la question de **la gourmandise** qui pourrait paraître bien légère, sinon même coquine, des fraises tagada à la pomme qu'on croque, trouve place dans une revue de théologie : le rapport à la table dit quelque chose de fondamental du désir, et par là quelque chose de fondamental du rapport à Dieu.

C'est que le goût est l'une des manifestations les plus prégnantes de la sensibilité humaine, et c'est autour de lui que s'élaborent les coutumes les plus significatives des peuples : articulation du cru et du cuit qu'analyse Lévi-Strauss, plats traditionnels et typiques des anniversaires, des fêtes religieuses et identitaires, cuisine ritualisée des fêtes de famille, et du culte des morts qu'évoque David LE BRETON... tout cela imprègne tant la vie qu'il devient source des métaphores – des plus vulgaires aux plus poétiques – du désir de l'autre.

L'anthropologie biblique n'est d'ailleurs pas en reste : l'homme placé dans le jardin de la Genèse, nous dit Philippe LEFEVRE, est un goûteur, un « taste-plante », invité à apprécier les saveurs et à entrer ainsi dans la sagesse. S'il faut savoir attendre, il faut aussi savoir cueillir, et régaler : Dieu se manifeste souvent dans la bible dans la profusion d'un festin ouvert à tous, lui-même donne en abondance sa Parole et sa chair, sans cesse nourrissantes pour la vie.

D'où vient donc que la gourmandise fut si longtemps considérée dans la tradition chrétienne comme un péché, qui plus est capital ? C'est qu'il faut savoir mesure garder, pour que la chair n'entrave pas l'esprit, dans un domaine qui oriente et commande de nombreuses autres actions. Michel DEMAISON nous le rappelle, l'avidité peut engendrer l'injustice et l'imprudence, non seulement à l'échelle personnelle, mais à l'échelle collective. Ce que souligne aussi avec force Hugues PUEL en évoquant la glotonnerie inhérente au système économique. Au-delà de la gourmandise, la question de la responsabilité et de la liberté humaines.

Nous sommes donc bien placés entre tentation et bénédiction. Maud CHARCOSSET l'explique ici, ce qui sort le désir de la bonne chère de son ambiguïté, c'est tout simplement le juste rapport à l'autre, l'entrée dans une dynamique de partage et de communion. Oui, la gourmandise se célèbre (cf. Colette NYS-MAZURE). Quand le repas est lieu de la parole et de la rencontre, les saveurs deviennent véritables bénédictions.

- Encore faut-il qu'il y ait transmission des savoirs et des arts culinaires. Que vont devenir les puissants fromages, les bonnes bières et les succulentes liqueurs si les monastères qui les concoctent se vident de leurs moines bien en chair ? **Timothy RADCLIFFE** répondrait peut-être qu'il faut consentir à cette disparition pour que se lèvent d'autres fondations, d'autres inspirations, ... et d'autres recettes !

C'est en tout cas un message d'espérance chrétienne qu'apporte l'ancien Maître de l'Ordre des dominicains à la question de **l'avenir de la vie religieuse**. Il ne s'agit pas de la mesurer de manière statistique, mais axiologique : aujourd'hui encore l'engagement perpétuel à la suite du Christ, la joie *et* la souffrance d'une vie communautaire, l'envoi en mission auprès des oubliés du monde parlent du Royaume qui vient.

**Jean-Etienne LONG,**  
rédacteur